

Abécédaire de la littérature d'origine maghrébine en France

Mustapha Harzoune, journaliste.

a

Amour

L'histoire des relations entre la France et ses anciennes colonies ne se résume pas à un champ de bataille. L'Autre, la rencontre, l'amour sont là depuis les premiers textes publiés sous la domination coloniale jusqu'aux écrits des rejets de l'immigration et de la République.

Feraoun (1953) serait-il le pionnier du genre qui raconte l'amour d'Amer et de Marie qui s'installe au fin fond du village kabyle d'Amer ? Chraïbi (1998), remonté contre les « *étiquettes différentielles* », rappelle qu'elles

sont « *le fait des hommes, des mâles constitués comme moi* » ; il se souvient qu'« *aucune des femmes que j'ai connues ne m'a jamais fait sentir ma différence d'Arabe, sous quelque latitude où je me sois trouvé* ».

Deux générations plus tard, le thème structure l'œuvre d'Imache depuis sa *Fille sans histoire* (1989) née de l'incertaine rencontre d'un Algérien et d'une Française. Dans *Des cœurs lents* (Agone, 2017), Marie et Mohammed deviennent les grands-parents d'une famille française. Il y a « *une soif de justice et une soif d'amour entrecroisées par hasard. Voyez-vous, le bicot ne savait rien de la justice. Marie ne savait rien de l'amour* ».

L'amour se déploie, libre, contraint ou subversif, jusqu'à la débauche chez Bachi (2010), il est initiatique chez Louaar (2004) où Marie, prof de français, initie Nassim à l'art d'aimer, lui injectant « *le sérum du bonheur* ».

« *Qu'est-ce qu'un voisinage qui met à l'index l'amour, une coexistence, une mixité qui interdit le mariage mixte, un mélange qui*

refuse le brassage ? », demande Zeghidour (2017) à propos de l'Algérie française. Pourtant le sentiment amoureux s'y enracine chez Bencheikh (2010) ou chez Saadi (2000), au temps de la conquête chez Belaskri (2018), et même au VIII^e siècle chez Guemriche (2010) avec les amours de Lampégie, fille du duc de Toulouse et de Munuza, le gouverneur musulman de Narbonne. Un « mariage mixte » en plein Moyen-Âge qui ne fut pas du goût des familles, soucieuses d'endogamie confessionnelle. Déjà ! À bas bruit, le « *bal des gamètes* » mène la danse. En littérature, la vie reprend des couleurs. « *Je suis vivant / vous avez sous-estimé l'amour* » lance Amray chez Belaskri (2018). L'amour ! Comme un rappel. Une Histoire à (ré)écrire. Dorothée-Myriam Kellou (2023), fille de Catherine et de Maleck, l'affirme : en matière d'unions franco-algériennes, « *les réussites sont plus nombreuses que le discours ne l'admet* ».

b

Banlieue

Le thème est explosif. Pour aborder ces espaces et leurs habitants, la littérature fait toute sa place au réel et à ses ambiguïtés. Chez Santaki (2012), le quotidien sombre des jeunes « relégués » est borné par les barres et les tours et, déjà, les trafics qui menacent. Pourtant, Santaki dit aimer la vitalité de celles et de ceux qui refusent de pleurnicher ou de se fourvoyer à cause du désamour national : « *Je l'aime [Saint-Denis] pas pour ses cités, mais pour son âme, ce qu'elle fait de nous, des débrouillards.* » Certes, on y deale, mais le système vit de ses consommateurs installés de l'autre côté du périphérique. Paru en 2012, Santaki tendait un

miroir, celui de la France de 2026 ! Rachedi (2008) le dit, les pseudos « *beaux gosses* » ne sont que des « *branleurs* ». Plutôt que de leur servir des dealers ou des as du ballon rond à longueur de JT, la télé ferait mieux de parler d'Areski l'avocat, de Bachir le comptable, de Madjid l'informaticien, d'Abdel le proprio de la boulangerie, de Ramzy le chercheur au CNRS... « *Pourtant, moi, à dix piges, des gars comme eux, ça m'aurait servi d'exemples.* »

Le même Rachedi (2006) ne cache rien des dysfonctionnements de la presse, de la police ou de la justice, ce qui, pour Jenni (2011) revient à reproduire dans « nos » banlieues les impasses de la force coloniale. L'argument, riche en nuances, se prête à bien des démagogies : « *C'est là où je vis le mieux ma condition d'"indigène". Je vous laisse cogiter cette équation trop évidente ou alors pas assez : Paris = métropole /*

Banlieue = ancienne colonie... » (Hmoudane, 2005).

Imache (2000) décrit une peur qui monte au rythme des effectifs policiers. Quand éclatent « *les événements* », c'est une armée d'hommes en armes qui déboule. « *Il y a la guerre. [...] Nous voilà sur le point d'être tout à fait détachés de vous.* » Ce « *conte* » est paru après les émeutes des Minguettes mais cinq ans avant celles de 2005 et 23 ans avant celles de 2023.

Impossible de ne pas évoquer le dynamisme d'un lieu incarné chez Guène par l'inventivité d'une langue, énergique et bigarrée, à l'unisson de ces banlieues : jeunes, pétillantes, fonceuses et déboussolées, parfois. C'est là que se niche une part du devenir collectif. Ce que revendiquait – naïvement ? – le manifeste « *Qui fait la France ? Nous !* » signé en 2007 par un collectif de jeunes écrivains.

Corps

« *Dans les rues aux mornes crachats / je découvre le costume triste / d'un être qui sue la misère.* » « *Dévouée mécanique, / l'ombre fatiguée de plier / semble réciter au malheur / le rire quotidien du balayeur* » (Kaddad, 2012). L'immigration, ce sont des corps fatigués, suant la misère, déformés par le travail, des corps sans désirs. Près de trente ans après Ben Jelloun (1977), Louaar (2004) écrit à propos des parents : « *Jamais ils ne manifestent l'envie ou le désir. Pudeur encore. Et à force, on y a cru, qu'ils étaient les premiers humains au monde à pouvoir se passer de plaisir.* » Le poète Nissabouri (1967) tance : « *Pour que vous doutiez encore plus de nos origines / nous vous proposons des corps pour les usines-salut-de-l'humanité / sans ablutions / des corps tranquilles sur le sable les bureaux de placement / des corps tannés* ». Chez Imache (2009), le corps sent « *l'odeur de la peur* ». La peur du demandeur d'asile chez Hebbadj (2008). Martyrisés, violés,

disparus sur les routes de l'exil, les corps ont l'odeur de la mort (Sansal, 2015).

Chez Aggoune (2005), ils aspirent à l'émancipation : « *Fuis, chasse la honte de ton corps, arrache la culpabilité de ta tête, griffe les remords, échappe-toi, pense à toi, protège l'amour qui te contient, que tu contiens, garde-le pour tes pas sur terre, donne-le aux visages dont tu ignores tout, préserve tes caresses pour la peau qui te rend la félicité.* » Mais l'enjeu, pour les concernées et pour le destin collectif, porte sur le corps des femmes : « *je veux être ce que je suis, fiâte de ce que je suis, avec une harmonie entre mon corps et mon âme* » (Chraïbi, 1966).

Le « *mouvement du corps féminin* » qui, transgressif, marche « *au dehors* » et l'écriture sont mêlés chez Djebbar qui déclare : « *Écrire pour moi [...] c'est d'abord recréer dans la langue que j'habite le mouvement irrépressible du "corps au dehors", je dirais presque son envol.* » (El Watan, 28 juin 2005).

Dédain

Le dédain est ce reste de « *morgue coloniale* » que Kellou (2023) encaisse à la table d'un officier à la retraite. Feraoun (1962) mettait déjà les points sur les « i » : « *Je ne peux renier votre culture mais n'attendez pas que je renonce à moi-même, que j'admette votre supériorité, votre racisme, votre colère, votre haine. Vos mensonges.* »

60 ans plus tard, Taïa (2015) dénonce l'arrogance des belles âmes : « *Laisse-moi rire ! Tu parles comme tous ces Occidentaux bien-pensants, maintenant. Pour se reconforter, se prouver que ce sont eux qui ont raison, ils cherchent ailleurs des exemples de ceux qui, selon eux, manquent de liberté... Les femmes arabes, par exemple.* » Bey ou Chouaki se moquent aussi de ce paternalisme qui voit en l'Occident – « *et ses valeurs* » – le nombril du monde. Ce dédain empêche de « *voir ce que l'on voit* » (Péguy), de « *voir* » que ces femmes et ces hommes ont changé, qu'ils ne sont plus de « *pauvres* » immigrés, arriérés et nécessiteux. Pour le coup, chez Taïa, les personnages de Zahira, prostituée marocaine, Zanouba ci-devant Aziz, travelo algérien, ou Mojtaba, réfugié iranien homosexuel, bousculent de vieux fantasmes, révèlent des êtres de chair et d'esprit, complexes, traversés par des aspirations universelles... Des femmes et des hommes installés dans le cercle d'une humanité commune. Qui ne dédaigne aucune partie d'elle-même.

École

Depuis Feraoun (1950) jusqu'à Bencheikh en passant par Chraïbi ou des auteurs français comme Begag, Imache, Mohamed et autre Charef, l'école publique est incontournable : les classes et les dortoirs de l'institution, la découverte de mondes insoupçonnés, l'altérité en bleu blanc rouge confrontent l'enfant, mal dégrossi de sa montagne berbère, de son bidonville parisien ou lyonnais, aux premières expériences de la dissonance culturelle et existentielle. Le gamin bifurque sur les sentes escarpées de la relativité et de l'émancipation.

Il semble qu'il faille d'abord s'émanciper de ses petits camarades. Salim est l'un des meilleurs élèves de son école. Mais, pour ses coreligionnaires, « *travailler bien en classe, c'est trahir les Arabes et leur sainte religion* » (Bencheikh, 2010). Chez Begag (1986), Moussaoui et Nasser accusent Azouz de ne pas être « *un Arabe* », de ne pas être « *comme nous* », d'être « *un fayot* », de rester « *toujours avec les Français* » ! « *Je reste là, planté devant eux, et, sur mon visage, mille expressions se heurtent, car j'ai envie de pleurer,*

puis de sourire, résister, craquer, supplier, insulter. »

Chez Mohamed (1997), le gamin aime lire. « *Je lisais. Je lisais et ne ressentais plus le temps mort sur mon dos. J'étais léger. [...] Je réinventais le monde, ma vie.* » Mais le bon élève doit lui aussi essuyer les douces épithètes de ses camarades, « *Lèche-bite ! Flanc-cul ! Faux-derche !* » : « *J'avais l'impression de trahir, mais j'étais un des leurs.* »

Trahir ou rester fidèle ! Le thème est présent chez Camus, Feraoun, Chraïbi, Begag, Imache, Laroui, Sédira ou Senini. Pourtant, réussir à l'école c'est justifier l'exil des parents. « *Je préfère que vous travailliez à l'école. Moi je vais à l'usine pour vous, je me crèverai s'il le faut, mais je ne veux pas que vous soyez ce que je suis, un pauvre travailleur* » dit Bouzid à son fiston (Begag, 1986). Et c'est bien de fidélité dont il est question chez Laroui (2010) : « *Ce sont les seuls instants de sérénité que j'ai gardés de cet homme. [...] Il était fier que je connaisse cela et désirait que j'étudie pour lui.* » « *Pour mon père et ma mère [...] la réussite scolaire était le seul moyen de s'en sortir* », écrit El Moaddem (2019).

Hamadi (2025) dit tenir son goût pour l'école et les livres de son grand-père. Grâce à la vigilance de sa mère et... au théâtre, elle échappera aux logiques de reproduction sociale. Amara (2025) sera poussée à être la meilleure à l'école par son Slimane de père, immigré kabyle, exigeant et sourcilieux. *Idem* chez Mouhoud (2025) dont le père fait des études un trésor, le seul et véritable legs. L'école reste un levier d'émancipation. C'est ce que montraient Mahany et Rachedi (2010). L'école représente « *l'occasion d'espérer faire sortir de l'abjecte misère de la dépendance et de l'ignorance* » écrit le tunisien Moncef Ghachem (2010).

C'est à l'école, au temps de la guerre, qu'Amray puise dans ses lectures « *les mots, les signes qui me feront oublier les barbelés* », plus tard, ils alimenteront sa « *rage* ». Quand ils restent impuissants face au dérèglement du monde, les mots « *sauvent* » : « *Tu sais ce qui me ferait plaisir ?* » demande Octavia à Amray avant de devoir quitter l'Algérie : « *que tu me fasses vivre dans tes mots* » (Belaskri, 2018).



► Portrait de
Mouloud Feraoun.
Auteur inconnu.

Feraoun, Mouloud (1913-1962)

Pour être arbitraire, choisir Feraoun pour seule entrée nominale est symbolique car son œuvre pourrait instruire « nos » contemporains, jeunes en particulier.

Comme bien des auteures de sa génération, la colonisation a placé l'Autre sur son chemin, le confrontant aux questions de l'acculturation, de l'hybridation, des trajectoires transclasses, de la fidélité et de la trahison, du mariage mixte, du rapport à la langue française, au savoir, aux origines, du particulier et de l'universel, des marges et du centre, aux mensonges de la promesse civilisatrice, aujourd'hui peut-être républicaine, de l'émigration bien sûr.

Feraoun (1962) rappelle que c'est la misère coloniale qui oblige à partir : « *La Kabylie est un cadavre rongé jusqu'au cartilage. Plus qu'un cadavre : un squelette. Il faut bien que nous la fuyions.* » Partisan de l'indépendance, il ne se faisait guère d'« illusion » sur l'Algérie que préparait « la crème du FLN » : « *ils tireront les marrons du feu pour quelques gros bourgeois, quelques politiciens [...] qui attendent l'heure de la curée* ».

Étranger à toute pensée de système, il écrit (1953) : « *La vie est à l'opposé de l'immobilité. Il faut donc, pour rester dans le vrai, présenter des cas particuliers, des faits précis. Mais le même cas change souvent d'aspect et les faits se succèdent sans jamais se ressembler.* » Nourri au nif kabyle et aux Lumières françaises, par sa vie et par son œuvre, Feraoun invite à ne jamais oublier que l'autre reste un semblable en humanité.

BIBLIOGRAPHIE

Aggoune, Hafid, *Quelle nuit sommes-nous ?*, Tours, Farrago, 2005, 122 p.

Akouche, Karim, *Déflagration des sens*, Paris, Écriture, 2020, 208 p.

Amara, Aïda, *Avec ma tête d'Arabe*, Paris, Hors d'atteinte, 2025, 240 p.

Ammi, Kebir, *Abd el-Kader*, Presses de la Renaissance, 2004, 186 p.

Amrouche, Jean, « *La France d'Europe et la France d'Afrique* », Le Figaro, 1945. Voir également Yacine, Tassadit, *Un Algérien s'adresse aux Français ou l'histoire d'Algérie par les textes (1943-1961)*, Paris, L'Harmattan/Awal, 1994.

Assouline, Alain (dessin) et Assouline, David (texte), *Amor. De la petite Jérusalem du Maroc*, autoédition, 2026.

Bachi, Salim, *Amours et aventures de Sindbad le Marin*, Paris, Gallimard, 2010, 271 p.

Begag, Azouz, *Le Gone du Chaâba*, Paris, éd. du Seuil, 1986, 238 p.

Begag, Azouz, *Le Marteau pique-cœur*, Paris, éd. du Seuil, 2004, 251 p.

Belezi, Mathieu, *Les Vieux fous*, Paris, Flammarion, 2011, 431 p.

Belaid, Lakhdar, *Mon père, ce terroriste*, préface de Benjamin Stora, postface de Jean-René Genty, Paris, éd. du Seuil, 2008.

Belaid, Lakhdar, *Takfir sentinelle*, Paris, Gallimard, 2002, 255 p.

Belaskri, Yahia, *Le Livre d'Amray*, Paris, Zulma, 2018, 144 p.

Bencheikh, Djilali, *Tes yeux bleus occupent mon esprit*, Tunis, Elyzad, 2010, 352 p.

Benfodil, Mustapha, *Archéologie du chaos (amoureux)*, Paris, Al Dante, 2012, 411 p.

Ben Jelloun, Tahar, *La plus haute des solitudes*, Paris, éd. du Seuil, 1977, 175 p.

Bey, Maïssa, *Entendez-vous dans les montagnes*, Aube & Barzakh, 2002, 72 p.

Bey, Maïssa, *Nulle autre voix*, La Tour-d'Aigues, éd. de l'Aube, 2018, 248 p.

Boudjellal, Mourad, avec Arnaud Ramsay, *Ma mauvaise réputation*, Paris, La Martinière, 2013, 256 p.

Boudjedja, Nor Eddine, *Little Big Bougnoule*, Paris, Anne Carrière, 2005, 170 p.

Chami, Yasmine, *Casablanca Circus*, Arles, Actes Sud, 2023, 208 p.

Guerre

La guerre d'Algérie domine ce corpus. Feraoun (1962) fait référence. Avec Djebbar (1962), les femmes combattantes portent la promesse d'un monde nouveau qui célébrerait l'égalité des sexes. Cette guerre, qui n'a pas commencé en 1954 (Kacimi 2026), ne s'est pas terminée en 1962. Elle est présente chez Belaïd (2008) où les vieilles querelles continuent de transpirer, à Roubaix. Chez Bey (2002), elle est au centre des échanges, entre un ancien combattant en Algérie, une jeune fille pour qui la présence française se résume aux parties de pêche de son pied-noir de grand-père et une Algérienne.

Sur la colonisation, il y a l'œuvre de Belezi (2011), sur la guerre, il y a les apostrophes de Jenni (2011) : « *Ces guerres que nous avons faites, elles ont détruit le plaisir d'être ensemble, et quand*

nous les racontons, maintenant, elles hâtent encore notre décomposition. » D'ailleurs, Kacimi (2008) fulmine contre la France quand, en 2005, il voit « *ressortir une loi de la guerre d'Algérie pour pacifier la banlieue* » !

Il faudrait peut-être apprendre à perdre, comme le suggère Zeniter (2017) à travers l'histoire sur trois générations d'une famille étiquetée « harkie », apprendre à « construire son propre lien avec l'Algérie, un lien qui ne serait ni de nécessité ni de racines mais d'amitiés et de contingences ». Pour sortir des logiques mortifères, Sansal (2011) écrit : « *La finalité des guerres n'est pas de chialer en se frappant la poitrine et de se répandre en procès au pied du totem, mais de construire une paix meilleure pour tous et de la vivre*

ensemble. » C'est aussi ce que transmet Slimane à sa fille Aïda Amara (2025).

Un thème nouveau est apparu : celui des camps de regroupement où furent enfermés quelque deux millions trois cent cinquante mille Algériens ! Zeghidour (2017) a parlé d'« *un peuple en exil* ». Cet exode « *reste un tabou absolu, ici et là-bas, car autant l'État français n'aura lésiné sur aucun moyen pour le parachever, autant l'État algérien une fois proclamé ne fera rien pour y remédier, et toujours pas un seul geste pour réparer le drame en aidant chacun à retourner en ses foyers* ». Kellou (2023) en découvre l'existence à travers l'histoire de son père pour qui le camp de regroupement fut « *le point d'attaque d'une vie brisée par la guerre qui nous a donné droit à l'errance et à l'immigration* ».

Humanisme

Belaskri est le porteur et le passeur d'un humanisme radical. Son attention va aux humbles, aux laissés-pour-compte : Espagnols, juifs et populo du bled, bâtards et sangs mêlés, exilés du dedans et du dehors, tous nés des rencontres violentes (colonisation) ou pacifiques (migrations). Il dénonce les enfermements identitaires, le dévoiement de l'islam, les amnésies des Histoires officielles, les indignités faites aux hommes. Et aux femmes. Son humanisme s'inscrit dans la relation à l'autre, célèbre la fraternité et l'amour, la connaissance et le mouvement, scrute les transformations nées de la rencontre, du décentrement.

Serait-ce pour cet « *humanisme de l'islam* », selon la formule du chrétien Jean Amrouche, que tant d'auteurs (Laredj, Djemaï, Belaskri, Ammi...) ont consacré des biographies à l'émir Abdelkader, disciple d'Ibn Arabi ? Il s'agit de louer l'homme de foi et de paix qui professait « *l'insécable humanité* » rappelle Ammi (2004).

Benmalek (2000) consacre quelques pages à l'émir qui, en 1860, au cœur de son exil damascène, sauva des milliers de chrétiens des massacres druzes. La grandeur de l'exilé dépasse la réduction nationaliste et guerrière dans laquelle le confine l'historiographie officielle. Djemaï (2012) montre la modernité de son modèle en matière de « respect des droits de l'humanité » ou d'identité : « *Respectueux de l'autre, le fils de Mahieddine disait qu'il ne faut jamais demander l'origine d'un homme ; pour savoir qui il est, il faut plutôt interroger sa vie, son courage et ses qualités.* » Chraïbi n'a pas dit autre chose.

Immigration

« *Les désirs de voyage / Ne sont-ils qu'illusion / Battues par les vents / Blessure qui saigne / Inguérissable* » (Oudahar, 2021). D'immigration il est bien sûr question, depuis les premières pages sur les chocs de l'exil dans *Jacinthe noire* de Taos Amrouche (Charlot, 1947) jusqu'aux dernières écrites par ces auteur·es français·es né·es aux confluences de l'histoire coloniale et de l'immigration : tout y est, la misère coloniale et « *l'enfer des indépendances ratées* » (Bachi) qui poussent à s'exiler, depuis les départs à l'aube et en cachette (Feraoun) jusqu'aux périple des « *harragas* » (Sansal), l'Eldorado et ses mirages, la rencontre avec l'Autre, les souffrances et les résurrections de l'exil (Dib ou Djébar).

Il y a d'abord la figure du père. Kalouaz (2009) invite à (re)découvrir cette figure méconnue, désincarnée, instrumentalisée de l'immigré algérien, devenu chibani des temps modernes. Il écrit : « Le temps venu, chacun se regardera devant un miroir pour comprendre ce qu'il te doit. » La revendication d'une filiation n'est jamais loin, celle qui rattache à « *cette chaîne humaine faite de dénuement et de courage* » (Boudjedia, 2005).

Bachi (2010) décrit les heures sombres et lumineuses de l'immigration, les frilosités de l'altérité, le cirque des identités, les peurs occidentales ou les obscènes bondieuseries. « *Ce n'était pas commode pour moi ni pour Robinson de se voir traiter de potentats en devenir : nous avons fui la tyrannie d'Ubu, le Grand Inquisiteur et le Mollah Capital. C'était triste d'être balancé dans le même sac en Seine, avec les agitateurs du voile, les dévorateurs du Coran, les septembristes d'Oussama... Mais c'était cela, l'Occident, une capacité infinie de faire des généralisations.* »

La France « terre d'immigration » a fait irruption dans l'œuvre de Djemaï avec *Camping* (2002). Il y raconte les vacances d'une famille d'émigrés algériens partageant son congé annuel avec les citoyens du cru. Dans *Gare du Nord*, il suit les pas, humbles et anonymes, de trois *chibanis* qui attendent de disparaître complètement de nos paysages urbains. Dans *Le nez sur la vitre*, il décrit la relation entre un père algérien et son fils français. Une relation où les silences et les non-dits laissent au fond de la gorge une boule grosse de ce trop-plein d'amour gâché.

BIBLIOGRAPHIE

Charef, Mehdi, *Thé au harem d'Arché Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1983, 192 p.

Charlemagne, Sandrine, *Mon pays étranger*, Paris, La Différence, 2012, 251 p.

Cherfi, Magyd, *Ma part de Gaulois*, Arles, Actes Sud, 2016, 272 p.

Chidyaq, Faris, *La jambe sur la jambe*, Paris, Phébus, 1991, 742 p.

Chouaki, Aziz, *L'étoile d'Alger*, Éditions Marsa, 1997, 277 p.

Chraïbi, Driss, *Un ami viendra vous voir*, Paris, Denoël, 1966, 211 p.

Chraïbi, Driss, *La Civilisation, ma mère...*, Paris, Denoël, 1972, 183 p.

Chraïbi, Driss, *Vu, lu, entendu. Mémoires*, Paris, Denoël, 1998, 204 p.

Chraïbi, Driss, *Le Monde à côté*, Paris, Denoël, 2001, 227 p.

Collectif, *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent*, Paris, Au nom de la mémoire, 2011.

Daeninckx, Didier, *Meurtres pour mémoire*, Paris, Gallimard, « Série noire », 1984, 224 p.

Daoud, Kamel, *Houris*, Paris, Gallimard, 2024, 416 p.

Daoud, Dalya, *Challah la danse*, Paris, Le nouvel Attila, 2024, 256 p.

Djébar, Assia, *Les Nuits de Strasbourg*, Arles, Actes Sud, 1997, 408 p.

Djébar, Assia, *La Disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel, 2003, 294 p.

Djemaï, Abdelkader, *La Dernière Nuit de l'émir*, Paris, éd. du Seuil, 2012, 155 p.

Djemaï, Abdelkader, *Mokhtar et le figuier*, Paris, Le Pommier, 2022, 128 p.

Djebel, Mourad, *Sens interdits*, Paris, La Différence, 2001, 332 p.

Djebel, Mourad, *Les Cinq et une nuits de Shahrâzède*, Paris, La Différence, 2005, 364 p.

El Ayachi, Samira, *Les femmes sont occupées*, La Tour-d'Aigues, éd. de L'Aube, 2019, 248 p.

El Moaddem, Nassira, *Les filles de Romorantin*, Paris, L'Iconoclaste, 2019, 208 p.

Feraoun, Mouloud, *La Terre et le sang*, Paris, éd. du Seuil, 1953, 254 p.

Feraoun, Mouloud, *Journal, 1955-1962*, Paris, éd. du Seuil, 1962, 512 p.

Fottorino, Éric, *Fils de Berbère*, Paris, Philippe Rey 2014, 112 p. (réédition de *Berbères*, Paris, Philippe Rey 2012).

L'immigration, ce n'est ni un OQTF, ni un barbu :
« Mes parents [...] non seulement [se] sont intégrés, mais ont élevé une famille de dix enfants, tous ont une activité, soit étudiante soit salariée. Je considère que l'hospitalité qui leur a été faite est justement payée de retour. Notre famille ne coûte pas à la France, elle rapporte. Le racisme que je subis est d'autant plus difficile à vivre quand on ne se sent redevable de rien. » (Raïlane, 2011).

Aïda Amara (2025) exige plus, elle veut comprendre de quoi elle est issue, met ses traumatismes en miroir de ceux hérités de la guerre d'Algérie et de l'histoire de l'immigration. *« Pour pouvoir enfin regarder devant »,* il faut *« commencer à réparer l'injustice »*. Chami (2023) introduit du nouveau (en littérature) sur le sujet avec un couple de jeunes Marocains repartis s'installer à Casablanca, pour *« ne pas vieillir exilé séparé de nos enfants »*.

K - Kalentika

Il est des auteurs-es qui font de leurs lecteurs d'heureux commensaux. Ainsi, Djemaï cultive la gourmandise des mots, des films et... de la kalentika. Ce plat d'origine hispano-oranaise se déguste pour trois fois rien dans les rues d'Oran, d'Alger ou de Paris. Mètref (2017) l'évoque comme un souvenir proustien à une terrasse... montréalaise. Dans *Camping*, Djemaï en laisse échapper des effluves au relent de cumin. Chez lui, les plats défilent : gâteau aux châtaignes, viande de taureau aux abricots, poulet aux pruneaux, rosé de Tavel. Ghachem (2010) illumine son texte, poétique et humain, d'une grillade, d'une boutargue et d'un bon vin.

Souvent, le couscous est roi. En famille, il est hebdomadaire comme chez Tadjer (2012) ou chez Railane (2011). Il se décline dans sa version sans sauce, le mesfouf kabyle, avec ou sans felfel (piment) (Daoud, 2024). Chez Begag (2024), un Palestinien américanisé engloutit sa semoule avec une baguette de pain.

Le couscous permet de dénoncer quelques ambiguïtés sociologiques, comme ce penchant *« à vouloir inviter des autochtones à manger du couscous et des loukoums en buvant du vin du pays. Est-ce qu'ils nous invitent si facilement, eux, à partager un cassoulet arrosé d'un bon bordeaux ? »* (Souilamas, 2012). On sent Boudjellal (2013) irrité par les *« Tiens, toi tu dois savoir où manger un bon couscous ! »*, qui enferment. La

Je

La littérature est l'espace du « Je », celui où l'individu s'émancipe du « nous ». Pour Kacimi (2008), *« la découverte de la langue française »* marque l'*« irruption du "je" »*, l'*« émergence pénible du "Moi" »*, et cette *« longue transhumance vers un autre imaginaire »*. Parmi les pionniers à faire émerger ce « je » libre de tout déterminisme, Begag (2004) en arrive à préciser : *« J'envoie au diable quiconque entre dans ma bulle en se réclamant de la même origine. Je n'ai plus aucune origine. Mieux encore : je suis le seul exemplaire. »* Chraïbi (2001) fait lui de l'infiniment petit du moi individuel le commun dénominateur du genre humain, dépouillé des appartenances parasites : *« L'identité est [...] le désir qui naît en premier et meurt en dernier. »*

Si Amara (2025) enracine l'*« amour de soi »* dans *« une longue lignée de résistants »*, Mouhoud (2025) parle de *« production de soi »*, un processus où *« les couches successives qui constituent l'histoire de chaque individu ne s'évincent pas l'une l'autre mais se complètent, s'entremêlent »*. En ces temps d'enrégimentement des esprits et des corps, la littérature reste l'espace des possibles.

cuisine est aussi l'espace de l'écart culturel. Guène (2020) montre comment l'humble et généreuse Yamina offre couscous et pâtisseries à son voisinage, lequel lui retourne des assiettes... vides !

Il est un livre savoureux, à lire pour ses recettes mitonnées par des juifs de Tunis, dans les années 1950, quand les communautés alors rassemblées mêlaient *« quatre familles, trois religions et neuf prières »*. Nizard (2021) y offre une trentaine de recettes en n'omettant rien de leur environnement social, culturel, familial, affectif et même historique. Ainsi défilent la bkaïla, le maakoud ou les haricots au cumin et LES couscous (de shabbat, au mérrou, de verdure, au carvi, aux grenades...), sans oublier les conviviales kêmias, à consommer sans modération pour faire de l'acte de manger un *« acte social majeur »*.

Langues

Les langues de l'immigration maghrébine, darija (arabe parlé), berbère (dans ses variantes algériennes et marocaines), français, portent autant d'imaginaires. Elles sont le « *foyer d'une pensée différente* » (Chidyaq, 1991). Faire sa place à cette diversité, c'est déchirer la toile de l'uniformisation, ensementer les imaginaires, bousculer les idées reçues et les poncifs comme le fait Djebbar (2003), chez qui l'arabe redevient langue du désir et de l'amour... qui n'a rien de commun avec l'arabe « *convulsif* », « *dérangé* », « *dévié* » des fanatiques.

« *La langue de l'autre* », « *langue de l'ancien colonisateur* » permet, chez Kacimi comme chez Djebbar, de « *goûter le trouble d'une liberté nouvelle* ». Le « *butin de guerre* » de Kateb Yacine devient consubstantiel (lire les mémoires d'un Saïd Sadi) : elle est nouveau « *territoire* » chez Djebbar, « *chair* » chez Aggoune, « *nid d'écriture* » pour Djemaï (2022).

Si la langue kabyle est revendiquée comme héritage par Hamadi, Amara ou Leclerc, l'écrivain Moha Souag (2011) affirme : « *Je suis berbère. L'arabe est pour moi une langue aussi étrangère que le français.* » Wamara (2021) dissèque la dialectique des langues, entre la disparition des langues maternelles et les aises que prend le métèque avec la langue d'accueil, « *pour s'allonger au milieu de la phrase et y marquer son territoire* ». C'est ainsi que la langue française se métisse, file, légère et orale, se pimente de mots arabes ou berbères et retrouve parfois des accents de Gavroche.



► *Chants berbères de Kabylie*, Taos Amrouche, Grand Prix du disque 1967, impression photomécanique sur papier, 31 cm x 31,4 cm, Musée national de l'histoire de l'immigration, inv. 2018.234.1.

© Disques BAM © Philippe Fraysseix.

BIBLIOGRAPHIE

- Ghachem, Moncef**, *Mugelières*, Rennes, Apogée, 2010, 109 p.
- Guemriche, Salah**, *Un Été sans juillet*, Paris, Le cherche midi, 2004, 286 p.
- Guemriche, Salah**, *Abd er-Rahman contre Charles Martel. La véritable histoire de la bataille de Poitiers*, Paris, Perrin, 2010, 310 p.
- Guène, Faïza**, *Les Gens du Balto*, Paris, Hachette littératures, 2009, 172 p.
- Guène, Faïza**, *Millénium Blues*, Paris, Fayard, 2018, 234 p.
- Guène, Faïza**, *La Discrétion*, Paris, Plon, 2020, 256 p.
- Guène, Faïza**, *Kiffe kiffe hier ?*, Paris, Fayard, 2024, 270 p.
- Hamadi, Nora**, *La Maison des Rêves. Une histoire des banlieues françaises*, Paris, Flammarion, 2025, 256 p.
- Harchi, Kaoutar**, *L'Ampleur du saccage*, Arles, Actes Sud, 2011, 119 p.
- Hebbadj, Fadéla**, *L'Arbre d'ébène*, Paris, Buchet-Chastel, 2008, 172 p.
- Hmoudane, Mohamed**, *French Dream*, Paris, La Différence, 2005, 123 p.
- Imache, Tassadit**, *Une Fille sans histoire*, Paris, Calmann-Lévy, 1989, 142 p.
- Imache, Tassadit**, *Presque un frère. Conte du temps présent*, Arles, Actes Sud, 2000, 147 p.
- Imache, Tassadit**, *Des nouvelles de Kora*, Paris, Actes Sud, 2009, 132 p.
- Jay, Salim**, *Littératures méditerranéennes et horizons migratoires. Une anthologie*, Paris, Séguier, 2011, 386 p.
- Jenni, Alexis**, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011, 632 p.
- Kacimi, Mohamed**, *L'Orient après l'amour*, Arles, Actes Sud, 2008, 205 p.
- Kacimi, Mohamed**, *Feu de Dieu*, Arles, Actes Sud, 2026, 224 p.
- Kalouaz, Ahmed**, *Avec tes mains*, Rodez, Éditions du Rouergue, 2009, 110 p.
- Kettane, Nacer**, *Le Sourire de Brahim*, Paris, Denoël, 1985, 178 p.
- Khaloua, Soufiane**, *La Vallée des Lazhars*, Villenave-d'Ornon, Agullo, 2023, 244 p.
- Khatibi, Abdelkebir**, *Le Lutteur de classe à la manière taoïste. Poésie*, Paris, Sindbad, 1976.
- Ksikes, Driss**, *Ma Boîte noire*, Casablanca, Tarik éditions, 2006, 125 p.

Musulman

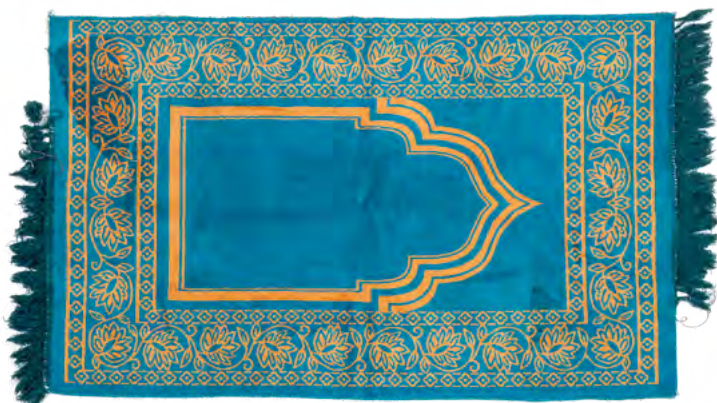
Il fut un temps où le *vulgum pecus* du septentrion africain était catalogué « *français musulman* » ou « *français de confession musulmane* ». Aujourd'hui, difficile encore de faire entendre que tous les Sidis et toutes les Fatima ne sont pas abstèmes. Cette pathologie des « *généralisations* » (Bachi) fait passer à la trappe un « *Arabo-beur, franco-musulman, berbéro-toulousain, gaulois-beur, franco-kabyle, maghrébo-apostat* » du pedigree d'un Cherfi (2016). Cela exaspère Mohamed, un clando algérien qui, s'adressant à Moh, l'immigré de Lille, lui décoche : « *En France, on vous appelle les musulmans. C'est scandaleux. C'est pire que racaille. [...] Si ce n'est pas ça le mépris, mon vieux, faudra me l'expliquer.* » (Sarroub, 2007). Les prosélytes peuvent se frotter les mains, le musulman chasse le citoyen. Chez un Kacimi (2008), cela ne passe pas : « *Que ferons-nous demain, nous, citoyens de culture musulmane ayant fui nos pays d'origine en raison de la dictature du religieux, de l'absence de démocratie, [...] que ferons-nous quand nos filles à l'école publique se feront traiter de putes*

et traîner dans les caves parce qu'elles n'auront pas porté de voile, et que nos garçons se feront traiter de mécréants car ils n'auront pas respecté le ramadan dans les cantines ? »

Si Laroui (2010) verse dans l'humour, Taïa (2015) pratique lui un réalisme sans concession contre « *la piété de façade* » : Naïma « *n'est pas devenue une bonne musulmane, comme tant d'autres en fin de carrière. [...]. Elle considère qu'avoir fait la prostituée durant toutes ces longues années, c'est largement suffisant pour qu'elle entre, à sa mort, au paradis* ».

Mais, non content de renvoyer l'autre à une religion, voilà que, dans le même mouvement, il devient suspect. « *Hier "sujet français", le citoyen "musulman" est devenu aujourd'hui, à son corps défendant, sujet... à caution.* » Sans en faire une grille de lecture unique et univoque, il faut – « *sans un iota d'aigreur* » dit Zeghidour (2017) – interroger « *les stigmates mentaux inconscients laissés par le régime colonial* ».

Pour Mansouri (2020), cette France est à « *refaire* », et ce depuis que des marcheurs pour la fraternité et l'égalité, estampillés « *Beurs* », ont été « *trahis* ». C'est là que la France a perdu ses quartiers, ses « *cités* », abandonnant une jeunesse aux imams pour ensuite prétendre que les rejetons du « *Beur original* » sont « *difficiles à républicaniser* ». « *Comment a-t-on pu perdre le Beur original ?* » Qu'on laisse l'islam tranquille vitupère l'écrivain franco-tunisien : les « *Français musulmans, qui prient et vont aux urnes [et] n'ont pas besoin d'une institution papale pour vivre leur foi* ». Sur le fond : l'appartenance à une communauté civique se fonde sur la citoyenneté, non sur une religion. Exit genuflexions et patronage, retour au « *comment et pourquoi gouverner* » aristotélicien !



► Tapis de prière, XXI^e siècle, textile synthétique coloré, 66 cm x 117 cm, Musée national de l'histoire de l'immigration, inv. 2020.4.49.
© Philippe Fraysseix.

Nif

Le nif est une vertu cardinale, individuelle et collective (on porte la dignité de son village). Le nif désigne certes l'amour-propre, l'orgueil, l'honneur d'un individu, il est aussi la marque de la respectabilité. Pour la « *sévère loi du nif* », selon Jean Amrouche, toute vie est sacrée, comme est sacrée la liberté. Mais ce sacro-saint « *nif* » reste la marque de l'honneur... des hommes. Il fait la moustache et la virginité des femmes. Ou plutôt la moustache et la virginité des femmes font le nif. Guemriche (2004) nettoie l'Algérie de juillet 1962, des faux héros et des vrais voleurs, de l'islam décharné et formel et envoie valdinguer le nif des hommes qui condamne hommes et femmes au malheur. En deux chapitres, où l'érotisme le dispute à l'émotion et à la sensibilité, il réintègre les corps et la sexualité dans leurs droits.



Octobre 1961

La manifestation des Algériens du 17 octobre 1961 ne fut pas un sujet pour les romanciers. Citons tout de même : Daenninckx (1985), Kettane (1986), Kateb Yacine et Leïla Sebbar pour l'Amicale des Algériens en Europe (1987), Imache (1989), Lallaoui (1991) ou Mounsi (1995).

En 2001, l'Association Au nom de la mémoire publiait le recueil *17 octobre 1961, 17 écrivains*. Ce fut une nouveauté et une originalité car ces 17 textes ont enrichi les réflexions, multiplié les éclairages, débarrassé les zones d'ombre, restitué la part d'humanité et de fragilité des acteurs de ce drame. « *Après cette nuit-là qui porte au paroxysme la haine et la violence et ses répliques des jours qui suivent, nous les enfants, nés et à naître, sommes les rescapés d'une fiction* », écrit Imache. Pour Cherfi, « *Octobre pèse comme une enclume au fond de l'estomac car je suis l'exilé qui appartient à deux peuples qui me demandent de choisir un camp, à deux peuples qui se haïssent indéfiniment* ». Ce futur des « *rescapés d'une fiction* » interroge le devenir d'une communauté nationale, réunie.



► Affiche du film *Ici on noie les Algériens* de Yasmina Adi, 2010, impression offset, 160 cm x 120 cm, Musée national de l'histoire de l'immigration, inv. 2022.7.45. © Jean Texier.

BIBLIOGRAPHIE

- Lallaoui, Mehdi**, *Le Silence du fleuve. Ce crime que nous n'avons toujours pas nommé*, Paris/Bezons, Syros/Au nom de la mémoire, 1991, 308 p.
- Lallaoui, Mehdi**, *Kabyles du Pacifiques*, Bezons, Au nom de la mémoire, 1994, 135 p.
- Laroui, Fouad**, *Des Bédouins dans le polder. Histoires tragi-comiques de l'émigration*, Paris, Zellige, 2010, 144 p.
- Laroui, Fouad**, *Une année chez les Français*, Paris, Julliard, 2010, 304 p.
- Laroui, Fouad**, *Le drame linguistique marocain*, Paris, Zellige, 2011, 188 p.
- Le Clerc, Xavier**, *Un homme sans titre*, Paris, Gallimard, 2022, 128 p.
- Louaer, Nabil**, *Touareg des neiges*, ID Livre, 2004, 192 p.
- Mansouri, Saber**, *La France est à refaire. Histoire d'une renaissance qui vient*, Paris, Passés composés, 2020, 152 p.
- Métref, Arezki**, *Mes cousins des Amériques*, Alger, Koukou éd., 2017, 215 p.
- Mohamed, Saïd**, *Un enfant de cœur*, Chatou, Eddif-L'Arganier 1997, réédition : Non Lieu, 2007, 160 p.
- Mohamed, Saïd**, *La honte sur nous*, Paris, Paris-Méditerranée, 2000, 200 p.
- Mohamed, Saïd**, *Le Soleil des fous*, Paris, Paris-Méditerranée, 2001, 178 p.
- Mouhoud, El Mouhoub**, *Le Prénom. Esquisse d'auto-histoire de l'immigration algérienne*, Paris, éd. du Seuil, 2025, 296 p.
- Mounsi, Mohand**, *Territoire d'outre-ville*, Paris, Stock, 1995, 144 p.
- Nissaboury, E. M.**, « *Souffles* », n° 5, premier trimestre 1967, pp. 22-24.
- Nizard, Simon**, *Les Jardins du couscous. Recettes de la tradition juive tunisienne*, Paris, L'Harmattan, 2021, 192 p.
- Oudahar, Salah**, *Les témoins du temps et autres traces*, La Bauche, Éditions À plus d'un titre, 2021, 110 p.
- Rachedi, Mabrouck**, *Le Poids d'une âme*, Paris, JC Lattès, 2006, 214 p.
- Rachedi, Mabrouck**, *Le Petit Malik*, Paris, JC Lattès, 2008, 204 p.
- Railane, Abdelkader**, *En pleine face*, Plombières-les-Bains, Ex æquo, 2011, 167 p.
- Richard, Marie-Paule et Kadded, Mohamed**, *L'Homme de verre*, Vénissieux, La Passe du vent, 2012, 144 p.

Patriarcat

Avec El Ayachi (2019), la question se pose de savoir si les mamans solos ne seraient pas les modernes victimes de l'ancestrale domination patriarcale ? Un patriarcat new-look où « *la justice est un homme* », les « *horloges [sont] des hommes*. *Le temps des dehors fonctionne à la testostérone* ». Chez Guène (2018) aussi les femmes restent et assument, seules. Mais cela a un prix : le déni, la culpabilité, la dépression. « *Les femmes ne devraient pas avoir le monopole de la culpabilité, c'est aux hommes d'être moins légers.* »

« *Ce qui me frappe encore et toujours* », écrit Kacimi (2026), « *c'est l'abîme vertigineux qui sépare les femmes des hommes [...]. Elles vivent comme des exilées dans leur propre existence, forcées de se soumettre à chaque instant à un étalon masculin incapable de comprendre ce que "femme veut dire"* ».

Bey (2018) va peut-être le plus loin dans la dénonciation du patriarcat : « *J'ai tué un homme. J'ai tué un homme qui.* », écrit la « *criminelle* », un « *qui* » ouvert, pour inscrire cet acte dans une universelle condition, comme le sont les ressorts de la violence : « *Pour moi, la première violence est de s'arroger le droit de disposer de l'autre. Du corps de l'autre. Au nom d'une supériorité légitimée par la naissance, le sexe, l'argent, la position sociale ou encore par des lois humaines ou divines. Reconnue coupable. Sans circonstances atténuantes. Pourquoi n'ai-je aucun remords ?* » Dans les rues, les vieillards continuent de darder « *des yeux lubriques* » et « *"le jeune dragueur" murmure des obscénités à l'oreille* ».

Les hommes passent leurs journées « *à se tordre de désir, obsédés, hantés par ces femmes qu'ils ont eux-mêmes bannies de leur monde* » (Kacimi, 2026). De ces « *pantalons lourds de frustrations millénaires* » écrit Harchi (2011), il ne peut jaillir que du malheur. « *Rien ne peut faire oublier cette douloureuse disparition des vagins et chacun la supporte comme il peut. À coups de joints, de beuveries, de piqûres pour combler le manque de l'autre, masquer*

P

la honte de soi mais rien ne soulage, ni les affiches grand format, ni les films, pas même les sex-shops. »

Djebel (2001) établit un lien entre pouvoir politique et patriarcat, violences policières et islamistes et violences paternelles : « *Ne pense pas trop aux pères, ils finiront par disparaître et nous foutre la paix. Et à condition que l'on ne refasse pas les mêmes bêtises, les choses iront mieux.* » Chraïbi (1972) prévenait : « *Si au sein de [la] famille la femme est maintenue prisonnière, [...] si elle n'a aucune ouverture sur le monde extérieur, aucun rôle actif, la société dans son ensemble s'en ressent fatalement, se referme sur elle-même et n'a plus rien à apporter ni à elle-même ni au reste du monde.* »

► *Les mains au henné*,
série « *Paroles de femmes* », 1998,
tirage photographique, 30 cm x 30 cm,
Musée national l'histoire de
l'immigration, inv. 2008.17.7.
© Françoise Saur.



Quête

Quête des origines, de repères identitaires, quête de soi aussi. « *Il n'y a pas d'oubli sans une vraie mémoire des choses* » écrit Sansal (2011). Les quêtes sont multiples depuis l'œuvre essentielle de Jean Amrouche, jusqu'à ces auteurs plus récents : Akkouche, Imache, Charlemagne, Kellou, Amara, Magoudi... et même un Fottorino (2014) parti à la recherche de ses origines berbères. Charlemagne (2012) souhaite « *savoir quoi faire de la moitié de mon sang* » et « *devenir algérienne. Aurais-je alors le sentiment de n'être plus chassée de nulle part ?* ». Pourtant, elle reste une « *gaouria* », une Française. Tout comme Amir en terres marocaines. Il a beau partager avec les jeunes du cru « *leur langue, leur religion et même, parfois, leur sang* », il reste « *un étranger de leur sang* », « *un imposteur* », « *une anomalie statistique* ». Devenu grand-père, il s'adresse à sa petite-fille : « *Dans trente ou quarante ans mes descendants me seront parfaitement étrangers. L'identité qu'on m'a inculquée et que j'aurais pu transmettre à ta mère sera perdue.* » (Khaloua, 2023).

« *Je suis française et alors ?* » peste Salmi (2011), qui demande qu'on lui fiche la paix avec ses origines « *étonnantes* » : « *Oui mon père est marocain et ma mère est franco-allemande. Voilà pour le pedigree. À utiliser avec prudence. Je ne parle pas l'arabe, ni l'allemand. Ich bin un melting-pot étonnant.* »

Harchi (2011) exige de revenir aux sources. En Algérie, en 1954, là où l'histoire se noue pour « *affronter les ruines du passé* ». Retrouver un nom, une identité, feindre (peut-être) la folie et se réfugier dans l'écriture pour conjurer la peur de l'amnésie. « *Comment ne pas écrire, nous, les orphelins, qui ne pouvons parler ?* » Comme souvent, cette quête débouche sur un constat : « *Mes origines ne sont rien. Je serai toujours plus que ces conditions desquelles j'ai surgi. Comme une erreur. Je me répare.* »

« *Tout le monde chérit l'identité / tout le monde cherche l'origine / et moi j'enseigne le savoir orphelin / erre donc sur les chemins / sans te confondre avec l'herbe* » écrit Abdelkébir Khatibi (1976). Avec Oudahar (2021), il faudrait apprendre « *l'alphabet de l'oubli* », garder la « *Mémoire vive du sillon* » et « *faire la preuve d'inventer toi-même, de creuser toi-même ton sillon. Ton propre sillon.* »



BIBLIOGRAPHIE

Saadi, Nouredine, *La Maison de lumière*, Paris, Albin Michel, 2000, 320 p.

Salmi, Nadia, *Des étoiles sombres dans le ciel*, Paris, Oh ! éd., 2011, 262 p.

Sansal, Boualem, *Rue Darwin*, Paris, Gallimard, 2011, 255 p.

Sansal, Boualem, *Harraga*, Paris, Gallimard, 2015, 272 p.

Santaki, Rachid, *Des chiffres et des litres*, Paris, Moisson rouge, 2012, 256 p.

Sarroub, Karim, *Racaille*, Paris, Mercure de France, 2007, 155 p.

Sebbar, Leïla, « *La Seine était rouge* », in *17 octobre 1961. Mémoire d'une communauté, Montreuil, Actualité de l'immigration/Amicale des Algériens en Europe*, 1987, pp. 119-121.

Sénac, Jean, *Œuvres poétiques*, préface de René de Ceccaty, postface de Hamid Nacer-Khodja, Arles, Actes Sud, 2019, 836 p.

Souilamas, Rédha, *La couleur du bistouri*, Paris, Naïve, 2012, 120 p.

Taïa, Abdellah, *Un pays pour mourir*, Paris, éd. du Seuil, 2015, 168 p.

Tadger, Akli, *La meilleure façon de s'aimer*, Paris, JC Lattès, 2012, 284 p.

Wamara, Achour, *Voyage au bout de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 2021, 160 p.

Yacine, Kateb, « *Dans la gueule du loup* », in *17 octobre 1961. Mémoire d'une communauté, Montreuil, Actualité de l'immigration/Amicale des Algériens en Europe*, 1987, pp. 115-117.

Yacine, Tassadit, *Un Algérien s'adresse aux Français ou l'histoire d'Algérie par les textes (1943-1961)*, Paris, L'Harmattan/Awal, 1994.

Zeghidour, Slimane, *Sors, la route t'attend. Mon village en Kabylie, 1954-1962*, Paris, Les Arènes, 2017, 290 p.

Zeniter, Alice, *L'Art de perdre*, Paris, Flammarion, 2017, 506 p.

Radicalisation

Trois ans après *Le Serment des barbares* de Sansal, Belaïd (2002) confrontait un journaliste et un lieutenant de police à des radicaux islamistes. Inspirée du « gang de Roubaix », l'intrigue montre des filières internationales à la peine pour enrôler une jeunesse inapte à respecter les règles et les consignes d'une organisation clandestine : « Pour nous rejoindre, ces petites frappes ont réclamé un "intéressement aux bénéfices" ! Résultat, je n'ai qu'une

poignée d'hommes sous mes ordres dont un trio qu'il faut sans cesse garder à l'œil. Tu parles d'une guerre sainte ! » Les choses ont changé. Railane (2011) ne cache rien de ce que ces cités peuvent charrier en violences, racisme, sexisme, frustrations sexuelles, homophobie, et... tartufferies islamistes.

L'histoire vient de loin. Chouaki (1997) avait montré le processus d'islamisation et de radicalisation des rues et des cités d'Alger ; des années plus

tard, Daoud (2024) est revenu sur la barbarie islamiste des années 1990, la caporalisation des mémoires et la mise au pas des femmes. Ksikes (2006) écrit, au lendemain du 11 Septembre : « Sans les femmes, finalement, j'aurais peut-être été un vulgaire kamikaze, au corps déchiqueté. »

Et pour ce qui est des procès en « islamophobie », Akouche (2020) expédie l'accusation par un explicite et définitif « Toz » kabyle, soit « mon cul ! ».

R

Sexualité

Depuis Benjelloun (1977), la sexualité est entrée en littérature par la grande porte. Citons Djebbar ou Guemriche côté algérien ; Ksikes, Taïa ou Nedjma pour le Maroc ; le Tunisien Selmi et sa Bayya. L'amour et la sexualité chez Djebbar (1997) entremêlent corps, mots, langues, verbe : « J'aime le jus de la langue de cet homme – le français donc ? – et sa saveur, sa limpide fluidité, sa ruche secrète, son hydromel. » Ce « tangage » des corps et des mots évite aux mémoires et aux identités de se dessécher, il offre la possibilité d'un matin de re-naissance et de co-naissance.

Sous un pseudo, Nedjma (2004) présente son récit comme érotique, le plaçant sous l'égide de Nefzaoui, auteur au XV^e siècle d'un traité d'érotologie dans lequel la « conjonction » est un art mais aussi science. Nedjma utilise la littérature comme une « arme fatale », « avec l'ambition de redonner aux femmes de mon sang une parole confisquée par leurs pères, frères et époux ».

Chez Ksikes (2006), Mokhtar, bien trop « attaché à la compagnie des femmes », cherche à calmer ses ardeurs dans la voie de Dieu. En vain : « Je reniflais désespérément le musc qui emplissait la mosquée. Il ne me menait nulle part. Dieu s'éloignait. L'image de Zahra, origine de mon plaisir inextinguible devenait envahissante, irrésistible. » L'image de la belle est si forte que Mokhtar ne pourra s'empêcher de jouir en pleine mosquée !

Avec Sénac (2019), la poésie est sensuelle, l'amour est cru (« le soleil sera fou dans nos maillots étroits »), voire extatique : « L'entrelacs de nos mains peut retenir la terre / Avec ses animaux, ses rêves et ses lieux, / Puis tout se déliera dans l'ordre solitaire, / Mais un instant nos corps auront connu les dieux ».

Akouche (2020), à propos de son enfance en Kabylie et de son émigré de père, expose sans détour que « papa forniquait en France avec sa deuxième femme ». Le sexe est servi à toutes les sauces, dans toutes les positions, pour tous les goûts et toutes les espérances par un narrateur – 44 ans et encore puceau ! – qui décide de transformer une Teutonne patache en un bordel ambulancier pour permettre aux « jeunes » de « se tripoter librement ! »... « Puisque le peuple se fanatise de plus en plus, autant le prostituer. » Benfodil (2012) imagine lui faire tomber le régime en inséminant les filles du système : « Quand elles auront de notre engeance une descendance, le ver sera dans le fruit. » Faites l'amour, pas la guerre !

S



► *Travailleurs français, immigrés tous unis. À travail égal, salaire égal, mai 1968, offset couleur, 78,5 cm x 63 cm, Musée national l'histoire de l'immigration inv. 2006.138.1.*

Travail

Travailleurs immigrés : « ombres au travail », « célibataires sans passé, sans racine », « une chose » qui se tait « en rentrant le soir dans sa cahute » (Kalouaz, 2009). Mohamed (2000) raconte comment le travail dans les carrières valut à son père une silicose. « La vie lui avait servi une méchante part, plus qu'à tout autre. »

Au fil des générations, on délaisse le chantier pour le bureau où « ça commence à puer l'Amérique » (Guène, 2009). Comme l'a écrit Mohamed (2001), « après les vagues d'émigration de la tripe et du muscle, voici venue celle des neurones ». Les métiers se féminisent, le niveau et les besoins montent. Le bistouri remplace le marteau-piqueur. Pourtant, fortes de leurs diplômes et de leurs compétences, ces blouses blanches qui « ont un air de famille » sont maintenues dans un statut de seconde zone. « En réalité nous sommes des travailleurs immigrés. » (Souilamas, 2012).

Usine

L'usine est au cœur du récit de Leclerc (2022) : « Au cours des dix-huit années à louer ses bras dans les champs d'Algérie, suivies de trente années de chantiers et d'usine en Normandie, notre père avait accompli son devoir : toujours poli, muet et solide. Il avait reçu l'indifférence que l'on réserve aux cailloux, pas même l'écoute que l'on prête aux grincements de graviers. » Autre génération et autre conscience de classe, chez Hamadi (2025) : « Mon père [...] c'est un ouvrier. Un fils d'ouvrier. [...] Pour lui, pas d'échappatoire possible, contrairement aux petits-bourgeois, souvent des "sachants" qui auront toute latitude si besoin de trouver hors de l'usine un poste à la mesure de leur bagage éducatif. Je l'entendais les railler. »

Guène (2024) s'intéresse au retour de l'usine : « Et les jours où l'Autre rentrait contrarié parce qu'il avait perdu ses paris au tiercé ou qu'il

s'était senti humilié à cause du contre-maître à l'usine, elle savait que ça risquait de démarrer à tout moment. D'ailleurs, l'ancienne Doria a été persuadée longtemps que les gens qui travaillaient à l'usine comme son père étaient usés et que tous finissaient par mourir d'usure. »

► Grève des ouvriers de l'usine Simca de Poissy, 1983, tirage photographique Fine Art, 30 cm x 40 cm, Musée national l'histoire de l'immigration, inv. 2007.13.1.
© Gérald Bloncourt.



Valeurs

À propos de valeurs, Chraïbi (1972) évoque cette « *sensibilité du monde* » que porte encore sa mère et que nous aurions perdue : « *Jamais je ne pus trouver [les mots] qu'il fallait. Les mots n'avaient plus désormais qu'un seul sens : celui qui s'adressait au cerveau. Secs comme lui. Déshumanisés et déshumanisants. [...] Et une civilisation qui se vidait d'année en année et de guerre en guerre de sa spiritualité, sinon de son humanisme. Non, non, je n'ai pas trouvé de mots humains pour répondre à cet être humain qui était ma mère, pour éteindre son angoisse.* » Hebbadj (2008) fait dire à Nasser, un gamin : « *Je me rends compte à présent combien leurs porte-monnaie sont sans valeur et combien la brousse est un abri contre les jeux gratuits des Blancs.* » Ou quand le centre est observé par la marge.

Watan

El watan (la nation) reste au travers de la gorge des littérateurs qui n'ont pas oublié que les peuples s'étaient levés pour goûter « *le bonheur d'être libres* » (Jean Amrouche). Sénac (2019) croyait en une aube de fraternité : « *Enfants de mon pays, je vous ai vus courir ensemble sur la plage, libérés de nos races et libérés du sang.* » Le poète sera assassiné, ses « *frères* » lui refusèrent la nationalité algérienne. Pourtant, Djebel (2005) le dit : « *Nous sommes issus de tant de brassages, de métissages, certes dans la violence et l'invasion, mais ils sont réels et constituent un rempart contre l'hégémonisme, contre le fanatisme, et un chemin à creuser pour peu qu'on cultive cette diversité pour asseoir un autre type, un nouveau type de légitimité de l'État.* »

Dès la fin de la guerre d'Algérie, les contours d'une nation monocorde et enrégimentée se dessinent. Shlomo, Paquito, les copains d'Amray, Octavia et ses parents doivent partir, ils n'ont plus « *de place ici, toutes les portes se ferment* » (Belaskri, 2018). Ces « *blancs* » de l'Algérie, mais aussi ceux du Maroc (Assouline, 2026) ou de la Tunisie (Nizard, 2021) transforment des millions de nationaux en exilés de l'intérieur. Amray verra Manon, sa dévouée prof de français, se faire virer ! Motif ? : « *Elle est néfaste pour nos enfants et nos constantes qu'elle ne cesse de miner.* » Les sempiternelles « *constantes nationales* » sont aux uns ce que « *l'identité nationale* » est aux autres. La nation version Akouche (2020) est « *inféconde* » : « *On m'a dit des choses et des conneries, de prier et de chanter l'éloge de nos prédécesseurs. Tant d'ordres et d'interdits entassés dans mon sang et ma graisse... Je suis à la fois lourd et vide. J'ai un diable au corps et un idiot dans le cerveau.* » Benfodil (2012) entend « *déconstruire l'ordre narratif national* », grâce au « *Manifeste du chkoupisme* » que rallierait un collectif d'artistes, « *les Derviches péteurs* » et autres « *anartistes* » pour « *prendre esthétiquement, linguistiquement, le pouvoir et défaire les récits officiels* ».

Xéno... philie

Jay (2011) le dit bien : « *Émigrer, c'est aussi et plus souvent qu'on ne veut désormais l'entendre dire, être apprécié de ceux parmi lesquels on vit et les apprécier, tout en participant à la vie matérielle et intellectuelle du pays natal, plus efficacement que beaucoup ne l'imaginent.* » Solidarité et xénophilie à la française se manifestent à l'école, à l'usine, au café, dans l'immeuble comme dans les rues les jours de manifestation. La solidarité est celle des instituteurs et des éducateurs (Charef, 1983 ; Begag, 1986), du monde ouvrier (Feraoun, 1953 ; Kalouaz, 2009), des voisins chez Imache (1989) ou Guène (2004). La littérature met en scène cette solidarité, discrète, quotidienne de ces Français qui font vivre la France « *mythologique* » (Amrouche, 1945), celle de l'égalité et de la fraternité. Solidarité des cœurs qui battent et des mains tendues. Le soir du 17 octobre 1961, Charef (2011) raconte comment, dans la nuit, une « *femme taxi* » s'arrête pour secourir un couple d'Algériens : « *Je voulais m'éloigner des affrontements, lorsque j'ai vu que les policiers avec leurs matraques allaient bientôt vous coincer à la sortie du square, je les ai doublés et vous ai ouvert mes portières... La main tatouée de Yamina va tremblante se poser sur l'épaule de la femme française.* » Solidarité des luttes aussi. Entre communards et insurgés kabyles de 1871 (Lallaoui, 1994).

Aujourd'hui, sous le ciel noir du « *front de la haine* », « *ce serait bien qu'on arrive à se reconstruire un ensemble, à retrouver notre élan en tendant les bras, de nouveau, pour aller chercher l'espoir quelque part devant* » écrit Guène (2018).